

Mon grand-père avait tout juste vingt ans lorsque naquit son fils, Sacha. Issu de l'aristocratie Ukrainienne, il était devenu dès l'âge de dix-neuf ans le garant d'un patrimoine financier non négligeable dans la province de Kiev. Fidèle, si l'on veut, aux principes de l'autocratie et donc au Tsar, il régnait en maître absolu sur une dvornia de plus de cinquante isbas disséminées en toutes petites communautés familiales, et cela sur une superficie de terres riches dont lui-même n'aurait pu définir l'exacte limite!

Piotr Verkof, c'était son nom, était, je le crois, un homme d'une extrême honnêteté, et sa rigidité tant à l'égard des serfs domestiques que de sa famille n'était due qu'à l'application de son dévouement aux valeurs morales et humanistes qu'il s'imposait. L'anachronisme social de la situation, nous sommes en 1883, confirme à n'en pas douter l'intégrité de mon aïeul : en effet, Piotr avait hérité des réformes d'Alexandre II : l'abolition du servage depuis 1861 avait été respectée dans les termes de l'ukase ; les serfs étaient devenus propriétaires de leurs maisons et exploitaient leurs enclos ; le "MIR" (organisme d'état répartissant les terres) rachetait aux maîtres les espaces cultivés par la paysannerie. Pourtant, les anciens serfs, eux-mêmes, préférèrent subir l'autorité de ce jeune "seigneur" qu'était mon grand-père. Cela découlait d'un compromis qui, semble-t-il, permettait à chacun d'y trouver son compte : le serf restant maître de son territoire, aussi exigü fut-il

(!), cultivait les produits imposés tout en sachant qu'en contrepartie il n'aurait pas à payer l'indemnité demandée par la loi tsariste pour le rachat des domaines, celle-ci étant réglée d'avance par Piotr. Mon grand-père avait su, avant l'heure, concilier finance et démocratie tout en restant dans la ligne idéologique de Pobiedonostsef, conseiller extrémiste d'Alexandre III. Le "MIR", quant à lui, ne bronchait pas.

C'est donc dans cette ambiance que fut élevé Sacha Verkof, mon père. Chaque jour, Piotr parcourait en britchka l'ensemble du domaine cultivé ; dès qu'il fut en âge de comprendre, Sacha accompagnait son père dans ses randonnées quotidiennes et s'initiait ainsi au rôle qu'il se devrait un jour d'assumer. Mon grand-père se tenait assis aux côtés du cocher afin, d'une part, de dominer de sa hauteur terres et gens et, d'autre part, de laisser son fils dans la cabine en compagnie du précepteur qui ne cessait de lui dispenser l'enseignement dû à son rang. Sacha devait tout apprendre sur la façon de régir une si grande propriété, connaître les cultures les plus prolifiques sous ce climat déjà continental, savoir la vie de la terre dans ses moindres secrets afin de l'exploiter sans la tuer... Il apprenait à manier le langage rustre des paysans sous les ordres de son père alors que son précepteur lui donnait les cours de culture générale en langue française (selon la "coutume" aristocratique de l'époque). Trop de choses s'enracinaient, sans plus jamais devoir en sortir, dans cette

tête d'enfant précoce! Si à dix ans celui qu'on appellera plus tard "Monsieur Paul" aurait été capable de diriger la propriété familiale, peu de place, en revanche, avait été laissée pour les sentiments! Mon père aimait à répéter que son enfance n'avait été ni heureuse ni malheureuse mais simplement qu'il n'en avait pas eu! Cette période primordiale de sa vie lui donna malgré tout un certain goût du luxe et de la puissance : loin d'être mégalomane, il désira redonner à son nom, lorsqu'après l'exil l'indigence frappa les Verkof, sa renommée d'antan! Il y réussit, un temps et à sa grande perte, bien mieux qu'il n'aurait pu l'espérer!

Il faut dire que Piotr était fils d'Abraham, homme de peu de scrupules mais excellent financier qui aurait pu, si son manque d'ardeur au travail ne l'avait anéanti, devenir le plus célèbre aristocrate et propriétaire terrien de la région de Kiev. Le peu d'intérêt qu'il portait à la terre ainsi qu'aux serviteurs lui fit une renommée néfaste auprès des paysans, alors qu'il dilapidait sa fortune en réceptions officielles et superflues qui attiraient nombre de petits profiteurs et arrivistes. Les retombées de ce gaspillage et de cette indifférence aux problèmes de sa "population" faillirent lui faire perdre la face et le prestige familial lorsqu'après la proclamation que fit Alexandre II sur l'abolition de l'esclavage, il déclama, devant une armada de personnalités politiques, au cours d'une fastueuse cérémonie à Slobodka, ce fameux discours :

« - Mes amis, Messieurs les représentants du pouvoir suprême et du Saint Synode, je lève mon verre ce soir à la plus grande stupidité commise dans l'Histoire de notre grande Russie : je veux parler ici de la libération prématurée de nos âmes laborieuses qui ne sauront jamais gérer leurs vies d'assistés autrement que sous nos ordres et notre bienveillance! » Abraham excité par le champagne français, le verre de vodka fortement tenu dans sa main, continuait à discourir sans prendre garde aux éventualités fâcheuses de sa réflexion :

« Les dvorovi sont des enfants sans tête et, je vous en avertis Messieurs les politiques, ces gens ne pourront assumer leurs nouveaux droits que dans le sang de leurs anciens bienfaiteurs. Non, mes amis, je ne prophétise pas mais je préviens simplement notre Tsar bien-aimé qui subit constamment l'influence dangereuse de jeunes intellectuels subversifs! A-t-il agi par la peur d'être la proie définitive de ces petits attentats qui bouleversent Saint-Petersbourg? Je vous pose la question... Mais, ce que j'affirme c'est que le Tsar gouverne par droit divin et qu'il ne peut, en aucun cas, subir ou succomber aux pressions de ces traîtres à la patrie! La faiblesse d'Alexandre II est d'autant plus grave que "l'intelligentzia" se voudrait être la puissance la mieux implantée après le régime en place... Les gens qui la composent ne sont que démocrates fallacieux à qui l'on permet tacitement la publication de leur "Kolokol" bourré de mensonges et d'appels à la révolte! Il nous faut

donc, en tant que défenseurs de l'autocratie, détruire cette engeance et refuser catégoriquement l'application de la réforme. Je m'insurge et rejette l'abolition du servage sur mes terres, je proclame mon indépendance pour sauver la petite Russie du marasme dans lequel elle sombrera si l'on autorise la libération des paysans... et je bois à la prospérité d'une Ukraine non conformiste ! »

Après ce discours rapide et incisif, Abraham jeta son verre qui se brisa derrière lui, comme pour entériner ses propos... Personne dans l'assemblée ne suivit son geste mis à part quelques fidèles éméchés. La plupart des officiels partirent sans un mot, scandalisés par l'arrogance du discoureur et par son manque de respect envers le Tsar. Mon arrière-grand-père qui avait traité certaines personnalités de "pleutres insoucians" quand il les vit quitter l'endroit, savait la gravité de l'insulte faite au Tsar dans la critique de l'ukase ; il connaissait la popularité d'Alexandre II, que les Moscovites et la majeure partie de l'empire surnommaient déjà le libérateur ! Il avait été trop loin.

Abraham était certes un beau parleur mais, en ce soir d'avril 61, il fut à la limite du ridicule. Tout le monde savait que la réforme qu'il critiquait et réprouvait n'était que l'aboutissement de discussions et de concessions multiples qu'avait engagées dix ans auparavant Nicolas I<sup>er</sup> avec les défenseurs du régime démocrate.

La vie intellectuelle russe, malgré le régime compressé du dix-neuvième siècle s'était d'autant plus développée qu'elle était limitée à une élite. "l'intelligentzia", dans son état d'esprit nihiliste, tel qu'on le définissait alors en Europe, était avant tout inspirée du génie créateur de Pouchkine ou de Gogol... Ce fut plus tard le génie de Dostoïevsky et de Tourguéniev qui clamait l'humanisme russe, l'amour de la patrie, du peuple dans sa misère : Assurément, "l'intelligentzia" préparait, en influant sur l'évolution politique, la régénération de la Russie.

À la suite de cette désastreuse soirée, Abraham dut s'agenouiller devant les autorités locales, suite aux pressions qu'elles lui faisaient subir. Mais il sut, sa honte ayant motivé son amour-propre, lutter quelque vingt ans encore et protéger ses convictions tout en laissant se délabrer un domaine que les paysans, sous sa coupe, ne cultivaient plus que pour survivre. Durant ces vingt années où peu de gens se vantaient de faire partie des relations d'Abraham Verkof, ce dernier, tout en versant "l'obole" au "MIR", afin que celui-ci le laisse tranquille, demeurait le maître fort contesté de son patrimoine. Cette période des années soixante-dix, où Slavophiles ("Orthodoxie, autocratie, esprit national") et Occidentaux (Russes démocrates) se disputaient l'idéologie sociale, fut suffisamment troublée pour jouer en la faveur d'Abraham ; c'est pourtant en 1883 qu'il abdiqua à

contrecœur, fatigué par ses luttes et sa clandestinité inutile, en faveur de Piotr Verkof, son fils unique. À contrecœur, certes, mais, tout calcul fait au retour de son calamiteux voyage en France et au terrible décès de sa femme imaginé par son cerveau mythomane, il se dédouanait ainsi au regard de Piotr. « *Mon deuil est insupportable, les affaires m'indiffèrent, autant mourir... je te laisse la gestion de nos nobles terres et de ses occupants...* »

Évidemment, Abraham et son fils Piotr n'avaient jamais pu s'entendre et, politiquement, socialement, affectivement..., ne se comprirent jamais. De cette relation négligée Piotr n'en tira que force droiture. La rancœur du fils ne fit qu'accentuer l'indifférence d'un père en constant décalage avec son époque, ses mœurs, ses "gens", sa famille... et, surtout, avec Tatiana, sa malheureuse femme.

De Tatiana, Piotr n'en parla jamais... à personne. Lorsque Doumia, elle-même, tentait une timide approche au sujet de sa belle-mère disparue, son mari se renfrognait, s'enfermait dans un mutisme vexant, marquant par cette attitude non coutumière de sa personnalité un réel besoin de préserver le ou les secrets (violents ?) de sa famille.

Retrouvée dans les archives des Beaugard, une lettre, LA lettre, de Tatiana à son fils Piotr, datée du 24 août 1886 (fête de Saint-Barthélemy, un mois jour pour jour avant sa mort), m'apprenait à demi-mot le calvaire de Tatiana ; morte sans explication,

du moins pour les lecteurs assidus des faits-divers dans les journaux français de l'époque. Je compris, bien plus tard et par recoupement, que Tatiana mentit à son fils dans sa dernière correspondance... Elle était encore en prison lorsqu'elle écrivit ces mots :

*“ Mon tendre fils, mon amour,  
Tant de temps s'est écoulé sans nouvelles de toi.  
Tant de lettres envoyées sans réponses. Me juges-tu donc incapable de comprendre ta douleur, moi, ta mère, qui l'ajoute à la mienne ? Depuis 3 années et plus que je t'envoie ces mots, pas un retour, pas un signe. Non, ce n'est pas un reproche, mais sache que cette dernière correspondance (que tu y répondes ou non) est celle du reniement à la vie. Ne pleure pas mon tendre fils, il me faut simplement t'avouer, avant cette heure, qui je suis, ce que j'ai vécu et ce qu'Abraham, ton père, est et demeurera.*

*Abraham, Dieu que je le hais, fut mon bourreau et c'est bien lui qui me tue aujourd'hui malgré la distance qui nous sépare et le temps qui a fui. Trois ans déjà que je vis au cœur de Paris, trois ans depuis ce symbolique voyage en mai 1883 qui, de par notre absence, déjà t'obligea à maintenir le domaine patrimonial avec cette justesse sociale et cette droite intelligence que tous te reconnaissent aujourd'hui.*

*Tu es mon cœur, si loin, et je ne peux plus vivre.  
Peut-être le savais-tu, peut-être le sentais-tu, Abraham ne m'aima pas, me battait et plus encore, et depuis longtemps, si longtemps ; alors que lui*

*paradaît tout en sombrant dans le vin champenois et la vodka. Mais qu'importe aujourd'hui, je m'en vais, anonyme, perdue en capitale française. Si tu savais mon Piotr comme Paris est triste. Vivant, certes, mais triste et pauvre. Cette pauvreté que tant de nouveautés urbaines cherchent à nous cacher. Mais la misère me sied puisqu'elle me rend transparente dans ces quartiers des Halles surpeuplés et puants. Tu vois, je respire l'air nauséabond du "Ventre de Paris" — comme d'aucuns se plaisent à appeler ce "coupe-gorge" à ciel ouvert... Par surcroît, Paris est un chantier permanent... remarque, de ce point de vue, cela te plairait et te rappellerait, à une tout autre échelle bien sûr, tout l'engagement de ton jeune âge sur les terres familiales. Depuis 15 ans que les grands axes des travaux urbains du Baron Haussmann sont terminés et que l'architecte Duc s'est amusé à détruire et reconstruire, Paris ne cesse de se transformer, de lancer l'érection de folies métalliques, tels le Palais des Machines ou la tour de M.Eiffel, pour l'exposition de 89, de percer des rues entières... mais nombre de rues et ruelles encore autour des Halles telle la rue Pirouette (le nom est pourtant gai) paraissent figées depuis des siècles avec leurs commerces douteux et leurs trognes du soir, leurs fabriques où l'on est payé une misère (j'en fus, chez la célèbre M<sup>lle</sup> Emmanuelle Falkenstein) et ces prostituées millénaires. La pourriture glissante des légumes oubliés par les maraîchères des Carreaux affronte l'arrogance des*

*vitrines de commerçants aisés agglutinés et fiers depuis la construction "des vastes parapluies de Napoléon", des bouchers parvenus dont les hures en étal ne me sont plus d'accès. Je n'ai plus un sou mais ne m'en plains pas, j'ai vécu, si tu savais, un temps bien pire encore entre les griffes juridiques et carcérales... Mais tout cela est bien fini et ce quartier de bonimenteurs et d'harangues constantes me submerge, me cache et finalement me protège. C'est dans ces rues que je respire, dans ces rues aux noms et surnoms évocateurs que je survis... Petite et Grande-Truanderie, Grattecul et Tireboudin...*

*Comment, mon amour, comment suis-je arrivé à vivre dans ce ventre malfamé ?*

*Abraham, honni soit-il, avait prévu de longue date ce périple en France. Invité à séjourner dans un des hôtels particuliers du Comte de Beauregard (fervent monarchiste descendant de la branche cadette des Bourbons, affirmait-il), ton père m'obligea à l'accompagner (ce qui ne m'emballait guère mais Abraham avait de violents arguments...). Et c'est ainsi que, après une traversée de l'Empire allemand particulièrement éprouvante — 17 jours de calvaires routiers entre la Poméranie et la Saxe et une attaque de "grand chemin", avortée, à Leipzig —, sans oublier les violentes et vulgaires remontées de fleuves commerciaux et chemins de fer pour bois de construction, grain, légumes et vodka, nous arrivâmes fourbus, place des Victoires, à Paris, accueillis dans une bâtisse dont une partie restaurée*

— après un incendie sous la Commune — nous était réservée. C'était une belle et ancienne place, aux arcades régulières et balcons forgés — comme il y en a beaucoup à Paris, multiples écrins pour des statues équestres qui célébraient les rois français — aujourd'hui définitivement éventrée par la rue Étienne Marcel. C'est dommage, j'y avais là les seuls bons souvenirs de ma vie parisienne.

Très vite, quelques semaines à peine, le temps pour ton père de se lier aux couches sociales les plus disparates de la vie libérale, et surtout libertine, parisienne, notre séjour devint, pour moi, le début d'un calvaire qui n'a jamais cessé.

Qu'Abraham, dans ses délires pervers, ait profité de ses nouvelles fréquentations pour assouvir des pulsions sexuelles qu'il semblait découvrir (j'en doute aujourd'hui au souvenir des fils impubères de dvorovis qui sautaient sur ses genoux), et cela sous couvert de ma personne, alibi garant ainsi d'une belle moralité... Qu'il continua de jouer de fêrules sur mes cuisses, de me gifler poitrine, ventre et dos mais aussi de m'humilier en public... Qu'il découcha en rentrant ivre mort pour m'injurier et souvent me jeter à la rue après avoir abusé au mieux de mon corps meurtri... Tout cela, et plus encore, contribua à ma décision de disparaître dans le tréfonds de la capitale française avant la date fixée de notre retour à Slobodka — où, je le savais, mon calvaire empirerait —, aidée en cela par le fils de Beauregard, Vicomte en titre, non désintéressé par la femme de

35 ans, encore belle, que j'étais alors. Mon seul déchirement, me le pardonneras-tu un jour (?), était de t'abandonner, toi mon Piotr tant aimé. Toi qui, à cette époque déjà, pliais le dos sous les responsabilités que ton père avait lâchement abandonné, toi que je ne pouvais aider, recluse alors dans ma souffrance de femme endolorie et de mère délaissée (ton père m'interdisait, sous peine de coups, toute démonstration affective à ton égard).

Toi, mon fils que j'aime, toi qui, dans la force de tes 22 ans es si bon et honnête, il fallait que tu saches... La peur qui si longtemps me fit pleurer cachée, la soumission aux coups, l'abscons de mon histoire... tout cela s'amenuise en me livrant à toi ; cela disparaîtra en me donnant à Dieu." (..)

Tatiana, mon arrière-grand-mère, avait ainsi logé dans une mansarde louée à la semaine, dûment payée par le Vicomte, après avoir succombé aux avances cavalières de cet aristocrate dévoyé. Pourtant, Monsieur de Beauregard fils n'était pas vil homme mais, à l'instar des "biens nés" de son âge (une dizaine d'années avant la guerre franco-allemande), il jouissait du statut de flâneur, naïvement révolté par la condition des sociétés travailleuses, se débauchant à 23 ans dans les bouges du "quartier de Baltard".

Ce que Piotr ne sut pas, et qui faillit déshériter Démestrius, le vicomte, c'est que Tatiana enfanta, le

11 janvier 1884, d'une jolie petite fille qu'elle prénomma Mona — dont l'avenir prouvera que certaines infamies se paient sur descendance !

Que cette dernière, Mona, soit reconnue par la noble famille de Beauregard est tout à l'honneur de Démestrius ; mais les menaces et altercations entre sangs bleus qui conduisirent à ce noble résultat impliquèrent naturellement le “bannissement” pur et simple de Tatiana. Menacée par les parents du Vicomte d'être renvoyée auprès de son mari à Kiev par le biais d'une expulsion légale (faute de droit en séjour prolongé), elle se résigna à abandonner son bébé aux seins d'une nourrice à temps plein, ramenée, par le fameux chemin de fer, d'une ferme de Saint Germain où les Beauregard possédaient quelques terrains et immobiliers.

Très vite, le conseil de famille (à savoir le comte et sa femme ainsi que le père de la comtesse, ancien apporteur de dot, ruiné et vieillissant par charité chez les Beauregard), ce conseil de famille donc se rendit compte de l'improbabilité “mondaine” de garder l'enfant place des Victoires et le Comte et la Comtesse renvoyèrent, à Saint Germain, Mona et sa nourrice. Démestrius ne manquant pas de visiter régulièrement sa fille dans cette campagne proximale, de son plus jeune âge jusqu'à son adolescence.

Tatiana, quant à elle, reçut quelques milliers de francs en dédommagement, avec promesse de ne pas chercher à revoir tout membre de la famille des Beauregard (Mona comprise qui en portait doréna-

vant le nom). Elle garda un temps la mansarde sise au 23, rue Montdétour. Rue bien nommée (anciennement Maudestour — mauvais détour) pour Tatiana puisqu'elle finit par s'y perdre.

Lorsque le beau vicomte abandonna officiellement Tatiana Verkof à son sort d'exilée dans le ventre parisien, il s'obligea (remords ou passion toujours vive ?), par l'entremise de relations maternelles, à trouver un emploi à son amante déçue, le pécule dédommageant n'aurait pu la maintenir à flot bien longtemps.

La rue Montdétour rejoignait en sa fin la rue de la Grande-Truanderie, au croisement où “sévissaient” la plumassière et modiste Emmanuelle Falkenstein.

C'est ainsi que mon arrière-grand-mère fut embauchée, le 14 février 84 exactement, chez les Falkenstein, famille chapelière juive couvrant les plus hauts chefs féminins de la capitale depuis deux générations déjà.

Emmanuelle, dirigeante épaisse et sans concession de l'entreprise héritée, s'était spécialisée depuis peu dans la fabrication de parures et commençait à se faire un nouveau nom, plus populaire, comme fournisseur “parures” auprès des filles de cabarets et autres guinguettes toujours aussi nombreuses installées aux vieilles barrières d'octroi, à Ménilmontant plus particulièrement. Quant au commerce des plumes et costumes, il commençait à prospérer, hors chapellerie, avec l'installation intra-muros de

“revues dénudées” et du quadrille endiablé qui annonçait déjà le French-Cancan des Folies Bergères de 1886 et le Moulin Rouge de Monsieur Oller... C’était la grande époque de L’Elysée Montmartre, du Bal Mabille et du Moulin de la Galette...

De cette nouvelle notoriété, M<sup>lle</sup> Falkenstein (car elle était vieille fille) tirait moult bénéfices et, à ce titre, devait assurer le rendement de sa “production légère”. C’est pourquoi elle ne fit aucune difficulté à employer Tatiana (malgré la moindre malléabilité de ses trente-cinq ans ; « *mais je saurai la mater* ») comme petite main de couture lorsque le fils de sa très chère cliente la Comtesse de Beauregard lui en fit la demande.

La première confrontation entre mon aïeule dépressive et l’acariâtre ashkénaze augurait assurément de lendemains maussades... À peine installée à son poste, au premier jour d’embauche, dévisagée en coin par les filles salariées, des fillettes étonnées par l’âge mûr et le maintien de la nouvelle piqueuse, la large patronne s’irrita devant elle :

« - *Voilà bien des mains qui n’ont pas connu de labeur autre que celui de se faire baiser, n’est-il pas ma colombe ?* Les brodeuses, tullistes et “plumières” s’esclaffèrent un bref instant, leur élan brisé par la tonitruance hiérarchique.

- *Je t’interroge sauterelle, qu’attends-tu pour répondre ?*

- *C’est que patronn...*

- *Madame ! tu t’adresses à moi les yeux baissés et tu m’appelles Madame !* gronda-t-elle non sans un plaisir sournois que chacune crût pouvoir palper en cet instant de jauge. *Crois-tu vraiment que d’être présentée par ce bon à rien de vicomte entretenu par sa mère, coureur et soûlard à souhait, t’offre les droits sur moi et sur les travailleuses ? Est-ce une tenue d’ouvrière que tu portes là... cette robe et ton corset ne se porteraient-ils pas mieux avec une tournure dans un de ces bals où tu n’as plus accès ? ou bien est-ce une tenue de gourgandine, de grue ?*

- *Madame, balbutia Tatiana toute de colère contrôlée, l’insulte n’a que la valeur que vous lui donnez ; engagée hier soir, je n’ai pas eu le temps de me four nir en caraco de drap, quant aux rayures d’une limousine j’ai cru qu’elles vous déplairaient, et me suis présentée dans une tenue sans artifice qui, si j’ose, m’apparaît bien descente au regard du clinquant de pacotilles qui vous tient lieu d’ornements de gorge. Sa défense devenait hargne mais avec l’intellecte bienséance de son éducation. Par surcroît, si mes mains n’ont pas labouré les champs ou tourné la glaise, elles s’accordent aisément aux travaux de points et usent à merveille des aiguilles à broder. Quant au vicomte dont vous connaissez si bien les virées de son âge, je ne lui dois rien et, sachez-le, il me doit tout, et plus encore. »*

Emmanuelle Falkenstein attentive jusqu’au bout à cette envolée lyrique, fit un lourd tour sur elle-même et se retira dans un éclat de rire tellement puissant



qu'il la fit prendre, aux yeux de toutes, pour la folle qu'elle était certainement (elle finira d'ailleurs à "l'asile-clinique" Sainte-Anne de Napoléon III).

Un mois et quelques jours se passèrent ainsi ; chaque matin Emmanuelle et Tatiana s'affrontaient en joutes verbales lourdes d'humiliation, de méchanceté et de frustrations larvées... Parfois même, la patronne, dont la vindicte dépassait le cadre strict de sa contre-maîtrise, se permettait-elle de frapper les plus jeunes d'un revers fort de bagues et menaçait de chômage au moindre faux pli la repasseuse terrorisée.

Le 20 mars de cette année, fort étonnamment, fort malencontreusement, la boutique Falkenstein partit en fumée, dans un seul souffle de draps et de soies consumés.

L'origine de l'incendie qui ravagea l'atelier de plumes et parures ne fut jamais découverte. Quant à l'enquête criminelle qui s'ensuivit, elle fut très lourde de conséquences pour mon arrière-grand-mère, accusée par qui l'on sait d'avoir sciemment vidé la braise d'un fer de passe sur le tulle avoisinant. Rien ne fut pourtant élucidé malgré plusieurs pistes vite écartées dont celles de l'attentat antisémite ou du geste gratuit d'un vandale brûlant volontairement les ordures d'un de ces récipients que le Préfet Poubelle venait de décréter obligatoires dans et pour les bâtisses communes. La vengeance, elle, sous les traits de l'employée russe demeura un temps la plus

satisfaisante aux yeux de la Police de Seine.

Il était 13 heures 30 sonnées lorsque les premières flammes apparurent au soupirail du n° 2 de la rue de la Grande-Truanderie. Aux premiers cris de panique venus du sous-sol du bâtiment, les chalands, travailleurs et oisifs, s'attroupèrent en une masse compacte d'où rivalisaient par soubresauts casquettes, chapeaux des Forts et hauts-de-forme. La voiture à citerne hypotractée de la brigade des pompiers eut bien du mal à se frayer un chemin et à se placer stratégiquement face au feu débutant tant le carrefour Montdétour s'emplissait des badauds, des coquines en goguettes, des voyous charpardeurs, des charretiers et des maraîchers du Carreau ou marchands de la "Cathédrale", des déshérités et des "enfants de l'assistance" (aux amours singulières et tarifées) qui forment presque exhaustivement le petit peuple du premier arrondissement parisien à cette mi-journée.

Les "petites mains" de l'atelier de plumes sortirent hystériques et fumantes par la porte cochère du n° 4 (les caves se rejoignaient-elles ?) et M<sup>me</sup> Falkenstein en furie et fulminante derrière Tatiana par une fenêtre du 2. L'une menaçait l'autre avec paire de ciseaux et axe de rouet tout en hurlant des insanités qui réjouirent les curieux, n'en offusquant aucun tant la scène devenait cocasse. Les pompiers s'affairaient sous l'indifférence générale alors que tous applaudissaient le pugilat :

« - Allez, régale-toi la grasse, trucidela-la, perce lui

*la panse, pique lui le cul qu'on voit c'qu'elle aime!*  
se moquait l'attrouplement hilare.

*- Écurie à vit, souillon, putain, tu y as mis exprès le feu à ma boutique... tu voulais me ruiner mégère, j'avais te tuer t'entends, t'éventrer... s'enrageait la patronne presque assise sur les seins de la Russe qui succombait et suffoquait.*

Avant que le surin n'éventrât Tatiana Verkof, le feu était partiellement maîtrisé et la police emmenait les deux femmes au poste. L'affaire fut vite réglée : Falkenstein, qui porta plainte, fut relaxée et mon aïeule emprisonnée avant jugement. Pourquoi ne fut-elle pas extradée, reconduite à la frontière ? Pourquoi fut-elle tenue en garde à vue plus de trois jours ?

Et si, dans l'attente d'une condamnation probable, elle se retrouva incarcérée à la petite prison de Cusset, en pleine Auvergne, c'est d'une part, que celle de la jeune Centrale de la Santé n'accueillait alors que les femmes condamnées aux travaux forcés et, d'autre part, que le Vicomte fit jouer certaines influences afin que son ex-amante soit au mieux traitée, voire protégée. Très sûrement, les prisons nationales de Clairvaux, d'Embrun, du Mont-Saint-Michel, de Cadillac, Belle-Ile, etc., où des milliers de détenus se tuaient à la tâche (et parfois entre eux) dans d'immenses ateliers et sous l'œil menaçant des gardiens débordés, auraient fini d'achever la pauvre

Tatiana.

À n'en pas douter, mon arrière-grand-mère, bien que grande bourgeoise élevée dans les convenances de sa hauteur sociale, était plutôt dure à l'ouvrage et malgré une "pondéralité" à peine forte pour sa petite taille, elle était robuste, volontaire face à l'adversité. Cependant, les épreuves qu'elle endurait depuis trop longtemps, de l'Ukraine à Paris, l'avaient terriblement fragilisée ; quant aux humeurs fébriles (on parlait déjà de dépression mentale) qui l'enserraient en camisole depuis l'abandon de Mona, elles ne faisaient qu'accroître une terreur de la vie qui la conduira à sa perte, deux ans plus tard, rue Rambuteau.

Piotr ne reçut jamais la lettre de sa mère, toute correspondance ayant été interceptée par Abraham qui, toujours fourbe et comédien comme peu s'en pourraient targuer, annonça, lors de son retour de France, à son fils abasourdi, le décès de sa femme, « *bénie soit-elle* », dans un terrible accident lors d'une virée offerte par leurs amis, en tricycle à vapeur le long de la Marne. La chute fut violente, l'état du corps de « *ta pauvre mère, et je te fais grâce des détails* » ne permit pas son rapatriement. Les obsèques furent expédiées dans la communauté orthodoxe parisienne... Et Abraham, avec le cynisme qui lui sied, de broder à peine moins d'une heure devant un Piotr aussi incrédule qu'effaré.

En réalité, Abraham Verkof n'avait pas accepté que cette femelle idiote eût pu s'évader du carcan marital sans autre missive lapidaire qu'un définitif "Adieu". Après 14 jours d'absence sans aucune nouvelle bien qu'il ait confié au fils du Comte de Beauregard une enquête minutieuse, et « *surtout, mon cher Démestrius, dans la plus grande discrétion* », sa fureur et principalement sa honte s'apaisèrent. Vengeur mais résolu à en prendre son parti et tirer avantages, il prétextait une quelconque urgence sur ses domaines ukrainiens pour abandonner, sans autre forme de regret, la capitale, famille (!) et amis autocrates.

En patriarche égotiste, mon arrière-grand-père ne s'était jamais soucié de l'éducation de Piotr et ceci,

dans son cas, dépassait la tradition... De fait, les enfants de l'époque faisaient partie de la génération cachée, du moins dans l'aristocratie, mais chez Abraham, c'était par pure indifférence qu'il laissait son fils aux mains des précepteurs et femmes de la maison. Je sais que Piotr s'est senti énormément frustré d'avoir été rejeté par son mégalomane de père !

Il affirma un jour devant Sacha, lui pourtant si respectueux de ses ancêtres, qu'Abraham était un faînéant réactionnaire et mythomane, qui lui avait laissé à l'âge de dix-neuf ans un héritage en perdition, des terres dévastées par la mauvaise herbe et le chiendent habitées par une population si misérable qu'il n'aurait, lui-même, jamais pu imaginer s'il n'avait été instruit d'auteurs qui se voulaient les chroniqueurs des pauvres. La haine n'était pas de rigueur dans leurs liens filiaux, mais il y avait l'indifférence du père contre la honte et le dégoût du fils ! Lorsque Piotr prit la direction des affaires familiales à Slobodka et le pouvoir sur le patrimoine, il avait acquis avec son précepteur, outre une connaissance livresque et littéraire avancée pour son âge, la possibilité de saisir dans les propos de ses subalternes les idées et convictions qui lui permirent de rédiger une réglementation de gérance du domaine qu'il s'imposa jusqu'à l'exil. C'était un adolescent qui tirait de tous rapports, aussi bien avec les représentants du gouvernement qu'avec les serfs amnistiés, la substance nécessaire à la bonne marche de

son entreprise. Piotr était un homme d'écoute, un homme social. Son seul défaut semble avoir été un trop-plein de rigidité et d'intégrité. Sa loi fut son orgueil! Le domaine que lui laissait Abraham était en pleine déconfiture. Le petit peuple qui y subsistait, seulement accaparé par la nécessité de nourrir ses enfants était devenu agressif et cela ne faisait, en aggravant sa rusticité, qu'affermir la distance qui le séparait de l'aristocratie tsariste. Les terres étaient pour la plupart en friche et le chardon dévorait les vergers. Il fallut à Piotr aller aux devants de ces gens qui l'injuriaient par-devers eux et qui, sans le vouloir, ne voyaient dans le fils que l'image de son père! La haine que les anciens "esclaves" portaient à Abraham à cause, entre autres méfaits, de sa désinvolture et de son désintéressement, ne servait bien entendu en rien à Piotr mais cela le confortait dans l'idée qu'il se faisait de son père. Ce qu'il sentait là, au contact de ceux qui le détestaient pour des raisons filiales, lui donna la force de relever en moins de cinq ans la moitié du territoire patrimonial; c'est-à-dire quelques milliers d'hectares. L'autre moitié, il la vendit aux organismes d'état chargés de la répartition. Ces derniers s'empressèrent, trop contents de s'octroyer à bas prix une part aussi importante des cultures potentielles de Kiev, d'oublier la disgrâce qu'ils portaient à la famille Verkof! Bref, Piotr était combatif et battant, il ne pouvait s'imaginer alors le sort qui lui était réservé; de la souffrance de l'exil à l'immense honte infligée par son fils Sacha, des

pogroms à son décès par balle moins d'un demi-siècle plus tard plus tard.

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, Piotr n'avait connu que les "fastes" d'une vie préservée au milieu de serviteurs empressés et taciturnes. Le fait de ne rencontrer son père que par obligation ne pouvait que le pousser à s'intérioriser et à se réfugier dans la lecture que lui procurait son professeur général, homme libéral et craintif. Piotr se nourrissait de théories occidentales par le biais de son enseignement, parlait français couramment dès l'âge de huit ans et s'initiait à la finance par simple vouloir de son père alors que celle-ci lui était purement rébarbative. De cette période, il en gardera, malgré le manque d'affection qui lui était octroyé, un souvenir heureux.

Il retraça ses fureurs et impressions, le premier jour de sa nomination à la tête du patrimoine, dans un cahier que je retrouvais en fouillant les malles de sa belle fille, Mona, ma mère, fille du vicomte de Beauregard, et, pour le malheur de tous et le mien en particulier, demi-sœur de Piotr, épouse et tante de Sacha Verkof, mon père.

*« De la misère! écrivait Piotr dans son cahier du jour, de l'horreur à voir ces gens sales, mal habillés dans leurs guenilles, ces gens qui trouvent le moyen de saluer trop humblement le britchka, dans lequel je semble parader, aux déplorables couleurs de*

*notre famille. Personne ne m'a provoqué mais je ne supporte pas ces regards de désolation. J'ai honte ! J'ai honte d'être si jeune et si riche. Car, s'il n'y a rien d'autre que la tristesse sur ces terres, j'en suis aujourd'hui le propriétaire. Des milliers d'hectares que je me dois de diriger et surtout de reconquérir, exploiter, faire revivre. En aurais-je la force ?*

*Les isbas courent après les isbas, leurs bois sont pourris, maintenus par des lambeaux de vêtements qui auraient dû finir au feu, ou bien rafistolés avec de la boue non-malaxée, simplement jetée à même les rondins. Les anciens serfs seront mes serfs, mais je leur donnerai l'honneur du travail, je leur expliquerai... Aujourd'hui, je n'ai pas eu le courage de m'arrêter. Trop dur, c'était trop dur de parler avec eux, à peine un signe, parce que jamais jusqu'alors je n'ai pu réellement voir leur misère... Tout cela est le fait de mon père, de son indéniable inconstance. Maintenant je comprends, je vois de mes yeux, les vrais. Nous sommes en septembre 83 et il fait à peine chaud ; là où il y avait d'immenses terres ensemencées de betteraves à sucre, de tournesols, de blé, de maïs et d'orge, il ne subsiste qu'une herbe sèche de presque trois mètres que le cheptel lui-même, enfin ce qu'il en reste, néglige. C'est humainement et financièrement catastrophique, le seul mot qu'il me reste est "Désastre". »*

À son retour de cette triste randonnée (!), Piotr eut une conversation avec son père, Abraham, dont le ton fut, de façon sous-jacente, assez violent, mais

surtout empli de déception ; il la relata à la suite de son journal :

*«Lorsque je rentrais de ma visite du domaine, Abraham m'accueillit souriant et serein. J'étais sûr qu'il s'attendait au pire mais il ne voulait pas le montrer ; de toutes les manières j'étais encore un enfant, à peine un homme, et je n'aurais pu, à son avis, provoquer une quelconque altercation, et pourtant... Je rentrais en colère et, rien, même les principes inculqués, n'auraient pu m'empêcher de vider mon dégoût ; la "dispute" se tint à peu près ainsi, la retranscrivant au plus juste :*

- C'est blessant, honteux, si honteux de vous voir dans cette aisance, avec votre verre à la main, votre sourire, alors que des centaines de gens meurent sur vos terres, nos terres ! Comment avez-vous pu agir de la sorte ?

- Que racontes-tu là mon pauvre fils ! Qu'as-tu vu de plus que ce qui se passe depuis des générations sur nos domaines ?

- Mes domaines, puisque vous n'avez jamais su les gérer !

- Hum ! Tu connais mes convictions quant à l'approche de ces gens. C'est vrai que je ne m'en soucie guère mais simplement parce que ces escrocs du "MIR" prennent la majeure partie de mon temps !

- Le "MIR" ! Le "MIR" ! Vous n'avez que ce mot à la bouche parce que vous avez peur de perdre des privilèges que vous n'avez su préserver ! Vous n'avez plus rien, votre région est dévastée par l'indi-

gence, vos cultures ne vous rapportent plus rien et vous restez à vous demander si vos économies suffiront à subvenir à votre tempérament dispendieux ! À cause de vous, nous sombrons dans la simple déchéance ! Vous êtes décadent et fainéant voilà la vérité, et, comme vous le savez, vous vous réfugiez dans l'indifférence, l'insouciance, l'alcool et le faux prestige ! Vos amis vous délaissent et votre famille finira par vous ignorer !

- Tu me détestes donc à ce point, Piotr ?

- Non... Ce soir, je vous hais ! .. »

Depuis ce jour funeste, les relations entre Abraham et Piotr n'eurent que l'occasion de se détériorer, et cela jusqu'à l'heure du décès d'Abraham, après l'escroquerie des "Taxi-folies", fausse compagnie de transport, organisée savamment à Paris en 1929 par "Monsieur Paul" (Sacha), son grand-père alors honorablement âgé de 91 ans et pourtant toujours machiavélique, et un obscur Monsieur Marséllais déjà connu des services de polices de Seine depuis plus de 30 ans pour de "petits crimes organisés".